

Impressions Romandes de Bâle

Seul Romand perdu parmi la centaine de participants au Colloque organisé par la Société suisse des traditions populaires pour fêter les 75 ans des Archives de la chanson populaire suisse, l'auteur de ces lignes regrette que l'intérêt personnel pour le sujet¹, qui l'a conduit à Bâle les 21 et 22 novembre, n'ait pas rencontré celui d'autres adeptes francophones. Car, quoiqu'il eût pu effrayer par la prééminence germanique qu'il laissait présager, le programme par sa portée se devait d'éveiller au moins la curiosité de quelques Romands.

La recherche sur le terrain – en l'occurrence la collecte de chants – est-elle encore possible aujourd'hui? Quelles en sont les modalités? Et, à la limite, a-t-elle encore un sens?

Monsieur R. W. Brednich de Göttingen commença par nous dresser un tableau «rétrospectif» des 8 étapes parcourues depuis 1905 par la Recherche folklorique allemande. Emaillée de remises en question méthodologiques, de renouvellements conceptuels, cette évolution nous conduit à la relativisation des textes au profit des contextes. Car c'est finalement le contexte qui justifie le texte. L'exemple cité de cette étude exhaustive, poursuivie sur le terrain de 1977 à 1979, d'une communauté fermée du Canada, qui perpétue une tradition vieille de 400 ans en cohérence avec un contexte lui aussi préservé, est significatif de l'orientation nouvelle de la recherche: le chercheur traduit des impressions, des observations, son expérience du milieu dans lequel il s'est plongé entièrement. A la rigueur il se soumet à un apprentissage «in situ». Le problème dès lors n'est pas de posséder ou non des milliers de documents, publiables ou non, mais de trouver et de réussir la communication avec l'homme au travers du contexte dans lequel il vit.

Pour Monsieur M. P. Baumann, la recherche sur le terrain se place dans une ligne plus traditionaliste: il s'agit de rassembler des séquences, sans se priver d'ailleurs de relevés contextuels, qui se prêteront à l'étude soit synchronique des dispersions soit diachronique des évolutions. A cet égard, quelques vœux sont formulés: des archives bien organisées où l'on puisse travailler sur tous les documents existants, un centre de documentation pourvu des derniers perfectionnements audio-visuels etc. ... Reste le problème des recherches entreprises par les Suisses à l'extérieur, et celui de l'expression des collectivités étrangères en Suisse. On ajoutera – réd. – celui des appuis pour des recherches regardant notre patrimoine, que certains Suisses trouvent parfois plus facilement à l'étranger que dans leur pays; nous pensons au disque produit par Hugo Zemp et le C. N. R. S. français sur le «Jüüzli» du Muotatal, disque d'ailleurs cité à plusieurs reprises par notre conférencier. A ce propos, si en 1958 on ne comptait que 108 enregistrements de Jodel aux Archives de la chanson populaire, sous l'impulsion du prof. A. Geering un réjouissant essor a été donné à cette quête et, depuis 1970 notamment, les enregistrements se multiplient. S'agissant de l'analyse de systèmes musicaux, la détermination de facteurs d'authenticité reste un souci constant. L'idéal serait de pouvoir procéder selon

¹ «Volsliedforschung heute».

un concept scientifique (à la réserve qu'il n'existe pas en cette science humaine de principe permanent, et que les définitions sont toujours sujettes à reformulations).

Pour l'instant le scientifique rassemble, observe et s'interroge. Mais il est encore loin de pouvoir étudier, comme il le désire, un groupe ethnique en liaison avec le milieu et l'histoire qui ont forgé son identité. Les contingences énumérées ci-dessus le retiennent également dans son intention de systématisation musicale.

Etablir un dialogue général, non seulement entre l'informateur et le collecteur, mais entre le praticien et le théoricien reste le point de mire de son activité. Car les prémisses de toute appréciation dépendent de modèles théoriques. Mais pour l'immédiat il lui revient de se pencher sur le problème des archives sonores (avec la collaboration de la Radio), des échanges entre instituts nationaux et entre instituts et chercheurs. Enfin de résoudre le problème du stockage et du répertoire.

Avec la communication de Monsieur W. Suppan, le troisième orateur de cette journée venu tout exprès de Graz, hommage est rendu à Kodály et Bartók pour l'impulsion, non immédiatement reconnue il est vrai (lorsque Bartók se rend en 1920 à Freiburg, on n'entre pas en matière sur ses recherches), donnée à l'étude du folklore. Ainsi, dès 1952 l'institut de Graz s'inspire de leurs travaux pour orienter ses recherches dans une direction nationale.

Mais l'intégration de considérations anthropologiques s'avère nécessaire. La musique est un moyen de communication émotionnel qui, si l'on en croit la pensée orientale, établit des relations entre le monde d'en bas et celui d'en haut. La musique est aussi un objet d'utilisation, mais qui ne se ramène pas à un simple problème de rythmes et de mélodies. A cet égard la notation musicale est une prison pour la musique.

La primauté de la fonction sera encore mieux affirmée par l'intervention suivante, de Monsieur Wilhelm Schepping (Düsseldorf-Neuss). Une expérience nous est relatée là, de recherche non plus de textes (Liedforschung), mais d'attitudes correspondant à l'acte de chanter (Singforschung).

L'enquête, entreprise en 1977, portait sur quatre domaines :

1) Les pratiques des jeunes en âge de scolarité, 2) le nouveau chant religieux, 3) les usages situés entre tradition et innovation, 4) dans le stade.

1) L'école est un terrain d'investigation facile, car structuré. On commence par passer aux élèves un montage préenregistré par rapport auquel on leur demande de se situer. Mais davantage qu'une affaire de répertoire c'est une affaire de partenaire: «je chante avec le disque» entend-on le plus souvent répondre. «je chante avec...» mais aussi «je chante seul, lorsque je m'ennuie», ou «seulement dans ma chambre». Le circonstanciel est la motivation essentielle.

2) De la U-Musik un transfert a lieu en E-Musik.¹ Parodie de musiques de variété. Le texte est nouveau, la musique plus ou moins arrangée. Le chœur de paroisse et l'organiste doivent suivre!

3) Des pratiques anciennes, telle résurgence dialectale par exemple, apparaissent hors du contexte qui les a entretenues. Cela peut aussi être le fait d'un vieux chansonnier redécouvert. A l'inverse il peut être instructif d'étudier les muta-

¹ La distinction, très discutable, que l'on fait dans les pays germaniques entre E-Musik et U-Musik met en opposition une musique élitaire, en tant qu'expression artistique, à une musique d'environnement (U-Musik = Unterhaltungsmusik = Umweltmusik) qui recouvre aussi bien les chants populaires, le beat, le Musical, le Jazz que le Rock (Rauhe in «Zeitschrift für Musikpädagogik», 79/8, pp. 14 et 19).

tions qu'ont subies certains usages, gestes ou chants, dans les communautés d'immigrés ou de déportés.

4) Un autre terrain d'investigation privilégié est représenté par le stade. Lorsque, dans un stade de glace, 10000 personnes se mettent spontanément à chanter, il se passe quelque chose de fort intéressant pour l'ethnomusicologue à l'affût des attitudes réceptives et reproductives. Ce peut être «Schneewalzer» dans de multiples parodies ou des chants de Noël déphasés, on a relevé jusqu'à 33 titres chantés en un seul match. Ils peuvent traduire des expressions très diverses, voire opposées: enthousiasme, sarcasme, protestation, etc. ...

La «Singforschung» c'est l'étude du chant dans sa fonction primaire, spontanée. En cela cette étude relève également de la sociologie.

Un pas de plus est franchi par Monsieur Peter Schleuning, non sans indisposer une partie de l'auditoire. L'orientation sociologique se colore politiquement. En prélude nous est proposé un long enregistrement du reportage d'une radio libre d'Allemagne fédérale sur une manifestation antinucléaire. Puis, sur la base du sténogramme, une psychanalyse des attitudes du groupe, de ses intentions (action contre les centrales nucléaires), de la fonction unificatrice du chant... quel qu'il soit! On y décèle des influences directes des Pink Floyd, de rocks et de blues. L'intérêt est reporté entièrement du texte sur le contexte. Mais on peut douter de la qualité du document fourni, de sa représentativité, comme de la légitimité du medium employé: le magnétophone ne manipule-t-il pas lui aussi? Ainsi, il est une objection majeure que nous ne voudrions pas taire: l'emploi du concept inadéquat de spontanéité.

La table ronde du dimanche matin, en raison peut-être de la volonté louable de Monsieur E. Lichtenhahn, qui la présidait, d'éviter l'affrontement, se limita à un échange de justifications, intéressantes en soi, mais sans résultat concret. Monsieur E. Villiger notamment, qui réclamait des textes, au nom d'une école en quête de matériel musical bien différencié et ouvert au folklore international, ne trouva pas réponse à son attente. C'était, indépendamment de l'état de la recherche, poser le problème d'un choix basé sur des facteurs d'authenticité et de valeur musicale. Problème que les Hongrois ont par exemple résolu, puisque la confection des manuels de chant ressortit en partie à la compétence d'ethnomusicologues, dont les jugements de valeur, au titre d'une réactivation folklorique, sont pris très au sérieux.

Pour Madame G. Haid (Vienne), lorsqu'on entreprend une revitalisation culturelle de certaines régions défavorisées, c'est une prise de conscience par les autochtones eux-mêmes de la valeur de leurs chants que l'on vise avant tout, ceci dans une atmosphère ouverte, libre de tout préjugé. D'autre part la recherche d'authenticité, ou la volonté de réhabilitation se heurte à toute sorte de difficultés: le «folklorisme», le déphasage idéologique (par rapport à l'idéologie ou la fonction originelle) ou l'initiative de groupes isolés que l'alibi folklorique permet les activités les plus extravagantes (dans le domaine des costumes en particulier). Tous ont perdu le sens de ce qu'ils font, et de la signification avec leur vie.

Pour Monsieur W. Schepping le scientifique doit rassembler des matériaux sans s'interroger sur leur qualité de bonne ou mauvaise musique. Une première valeur est donnée par la quantité: aussi doit-il étudier au préalable le champ de dispersion et de fréquence de toute forme chantée. Car sa représentativité est déterminante. Le devoir de la recherche envers l'école est de favoriser l'accès à toute musique qui se fait, en deçà d'une caractérisation en bonne ou mauvaise musique.

«Créer un blockhaus de bonne musique, selon quel critère?» se demande en effet Madame G. Haid.

A ce stade de la discussion il apparaissait qu'aucun chercheur de la tablee n'oserait se départir d'une rigueur scientifique de bon aloi pour s'engager sur la question de valeur. Et pourtant peut-on ignorer l'existence de critères objectifs dans ce domaine, qui résideraient moins dans la représentativité quantitative (les mass média peuvent nous jouer des tours, comme à Messieurs P. Schleuning et W. Schepping) que dans son universalisme, pour peu qu'il soit démontrable. Or jamais le nom de C. Brailoiu n'a été prononcé durant ces journées. La démarche anthropologique – même si la méthode du sondage peut être contestable – est précisément de celles qui peuvent rencontrer le pédagogue (la sociologie comparée éventuellement aussi). L'épistémologie génétique n'est-elle pas à l'affût d'archétypes, de racines où le naturel de l'enfant trouverait ses sources et fonderait ses paliers de développement.

Sur le thème de la revitalisation, mis à part les expériences autrichiennes mentionnées plus haut, une grande réserve est observée, au contraire de ce qui existe en Espagne ou en Bulgarie. Cette volonté-là n'habite pas le chercheur germanique, bien que Madame G. Haid dise avoir beaucoup appris des réutilisateurs (groupes de jeunes, musiciens de rue etc. ...) Or l'école s'offre précisément au nombre de ces réutilisateurs. En attendant que lui soit mis à disposition des produits indigènes, elle consomme des chansons polonaises, tchèques ou grecques dont le regrettable déracinement ne fait pas obstacle à l'affection que les élèves leur portent.

D'ailleurs, pour elle, la définition du folklore la plus acceptable n'est-elle pas en définitive entre les mains de Urs Hostettler, Pietro Bianchi, Claude Rochat et tous leurs amis musiciens qui nous ont enchantés le samedi soir ? Parce que, sans trop se poser de questions, ils chantaient et jouaient avec pour seule légitimation la vie qu'ils avaient trouvée et qu'ils redonnaient à des pièces que d'autres auraient pu croire mortes. Et quel rayonnement dans leur message !

Il en fut de même, au début de ce Colloque, de la production très soignée que nous offrirent Georg Senn, ténor, et Peter Croton, luth, de chansons extraites du chansonnier de J. Heer. Quoique d'inspiration savante, cette musique est virtuellement populaire de par la verve estudiantine qu'elle traduit, sans compter les parodies plus ou moins identifiables qu'elle contient.

Pour revenir à la table ronde, – et terminer sur ce sujet –, la polarisation des débats autour du rôle de la radio était symptomatique d'un malaise bien caractérisé. Une radio culturelle semble aller à l'encontre des intentions libertaires de ses responsables, très préoccupés qu'ils sont de taux d'écoute. Mais la « manipulation », à laquelle ils refusent de prêter la main, n'en sont-ils pas eux-mêmes les victimes inconscientes, du seul fait que le show business arrive jusqu'au bureau du programmeur mais pas le folklore ?

Sur cette interrogation, comme sur toutes celles que ce Colloque a permis de formuler, nous voudrions remercier Madame B. Bachmann-Geiser, la distinguée présidente de la Société suisse des traditions populaires, et Madame Ch. Burckhardt-Seebass, l'animatrice de ces journées, d'avoir rendu possible une rencontre aussi enrichissante.